

Citation style

Schubert, Werner: review of: Walther Scholl, Der Daphnis-Mythos und seine Entwicklung. Von den Anfängen bis zu Vergils vierter Ekloge, Hildesheim: Olms, 2014, in: *Museum Helveticum*, 72(2015), 2, p. 233-234, DOI: 10.21245/rec.ant.1083958878, downloaded from Website



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

Marie-France Guipponi-Gineste/Céline Urlacher-Becht (éds): **La renaissance de l'épigramme dans la latinité tardive. Actes du colloque de Mulhouse (6–7 octobre 2011)**. Collections de l'Université de Strasbourg. Études d'archéologie et d'histoire ancienne. De Boccard, Paris 2013. 571 p.

Ces actes de colloque consacrés à l'épigramme dans la latinité tardive d'Ausone à Venance Fortunat s'intéressent non seulement aux produits littéraires eux-mêmes, mais aussi à la production et aux conditions socio-culturelles qui l'ont accompagnée. Les 27 contributions – 7 en italien, 2 en allemand et les autres en français – sont réparties en 4 chap.: 1. «Le renouveau de l'épigramme traditionnelle» (41–161), 2. «L'épigramme chrétienne: histoire et esthétique d'un 'genre'» (163–238), 3. «Entre épigramme traditionnelle et épigramme chrétienne» (239–377) et 4. «Collections' d'épigrammes» (379–477). En quelques mots introductifs, les éditrices recueillent les grandes lignes émergeant des diverses contributions, avant que J.-L. Charlet n'ouvre les actes par un «Panorama liminaire de l'épigramme latine tardive» (29–39), dans lequel il démontre la diversité que retrouve le genre à cette époque et établit une typologie de sous-genres très commode. Comme également d'autres contributeurs, il parle de renaissance pour cette efflorescence que connaît l'épigramme latine dès le courant du IV^e s. jusqu'à la fin du VI^e s. et fournit ainsi le titre aux actes. En guise de bilan, A. Franzoi propose dans sa contribution conclusive «Mesures (et nature) de l'épigramme latine tardive dans les témoignages littéraires du IV^e au VI^e siècle» (483–491) une brève analyse des raisons qui ont poussé certains auteurs à des infractions face aux traits distinctifs de l'épigramme donnés par les auteurs tardifs, à savoir la brièveté et le caractère licencieux. Les différentes études réunies, qui s'intéressent tant aux épigrammes traditionnelles que chrétiennes, tentent de répondre à la complexe question des influences (tradition épigrammatique grecque et/ou latine, d'autres genres littéraires ou sources chrétiennes), elles démontrent diverses innovations que connaît le genre dans l'Antiquité tardive tant dans le contenu que dans la forme, s'intéressent au public de ces œuvres ou cherchent à éclaircir la composition de collections d'épigrammes. Le recueil se termine par une riche bibliographie générale, suivie d'un index *locorum*, d'un index des noms, ainsi que d'un index des notions, lesquels, à l'instar des résumés en deux langues (français, italien, anglais ou allemand) en tête de chaque contribution, aident beaucoup le lecteur à se repérer dans ces actes au contenu très riche et offrant une excellente vue d'ensemble sur l'épigramme dans la latinité tardive. Céline Leuenberger

Walther Scholl: **Der Daphnis-Mythos und seine Entwicklung. Von den Anfängen bis zu Vergils vierter Ekloge**. Spudasmata 157. Olms, Hildesheim 2014. XXIX, 667 S., 1 Karte, 1 Falttafel, 2 beigelegte tabellarische Synopsen.

In dieser überarbeiteten und erweiterten Druckfassung seiner Frankfurter Dissertation aus dem Jahr 1981 erschliesst Scholl – auf der Grundlage der zur Verfügung stehenden antiken Primär- und Sekundärtexte, die Daphnis zum Thema haben, sowie von Textzeugnissen zu wesensverwandten Mythen und Märchen – sieben Versionen bzw. Bearbeitungen des Daphnis-Mythos, ferner deren zeitliche Abfolge, den Ursprung des Daphnis-Mythos aus einem Volksmärchen des Typs «von der gestörten Mahrtenehe» sowie die ursprüngliche Verortung des Daphnis-Mythos, den wohl Stesichoros erstmals literarisch bearbeitete, in (Mittel-)Sizilien. Als besonders wirkmächtig erweisen sich die Bukolisierung des Daphnis-Mythos durch Theokrit und Vergils Deutung des Daphnis als Heilsbringer, mit dessen Apotheose (*Ecl.* 5) das Goldene Zeitalter wiederkehrt. Von da ausgehend zeigt S., dass bestimmte Gedanken und Anschauungen von *Ecl.* 4 ebenfalls im Daphnis-Mythos wurzeln und der *puer* in *Ecl.* 4 in seinem Wesen und Wirken dem Daphnis von *Ecl.* 5 ähnelt. Daraus ergeben sich ganz neue Impulse für die Interpretation von *Ecl.* 4.

S.s akribische Studie ist – bei aller Weitläufigkeit, die sich aus dem von zahlreichen Zwischenresümées geprägten methodischen Vorgehen ergibt – ausgesprochen flüssig geschrieben und gedanklich jederzeit nachvollziehbar. Allerdings werden die hypothetischen Versionen gelegentlich so behandelt, als ob sie evident wären, was weitere Schlussfolgerungen stringenter erscheinen lässt, als sie vielleicht sind. Im Bereich von Vergils *Eklogen* wird der Entstehungschronologie der Einzelgedichte wesentlich mehr Gewicht beigemessen als der Gesamtkomposition. Die Skizzierung der Rezeption des Daphnis-Stoffs bis ins 20. Jh. ist sehr Longos-lastig; im Hinblick auf Vergil wäre hier zumindest die geistliche Hirtendichtung eines Friedrich Spee von Langenfeld oder Laurentius von

Schnüffis mit ihrer Gleichsetzung von Daphnis und Christus erwähnenswert gewesen. Die dem Hauptteil der Dissertation vorgeschalteten Textzeugnisse bietet S. überwiegend in fremden (teils englischen) Übersetzungen, die gelegentlich erklärungsbedürftig sind (vgl. 9 das sicherlich nicht mehr jedermann geläufige «Oxhofffass» in der Übersetzung von W. Mannhardt aus dem Jahr 1884). Mit Anmerkungen geht S. sparsam um (durchschnittlich eine Fussnote auf 10 S.; es finden sich allerdings auch Kurzverweise im Haupttext); Druckfehler sind rar und nur zweimal entstellend («Ravel» statt «Ravel» 444 und «vestigial» statt «vestigia» 530). Drei Indices beschliessen den Band, von dem man wünschte, er wäre schon viel früher publiziert worden.

Werner Schubert

Gregory O. Hutchinson: Greek to Latin. Frameworks & Contexts for Intertextuality. Oxford University Press, Oxford 2013. XII, 438 p.

Ce livre est exceptionnel. Le lire, c'est toutefois se placer en position méditative sous la haute cascade glacée d'un torrent de printemps. Il assène à son lecteur le flux bondissant, riche et tonique mais accablant d'une érudition parfois à peine ordonnée, toujours capricante et continûment servie dans un style qui, pour impeccable qu'il soit, emporte mais brutalise. Le propos général est d'extraire les intertextualistes d'œuvres qu'ils envisagent souvent de manière par trop centripète, selon une méthode qui réduit occasionnellement leur monde cognitif à de la théorie et aux seuls extraits comparés – un peu de mise en contexte historique et littéraire étant parfois une extrémité déjà soupçonnable de positivisme. Il s'agit donc d'ouvrir le monde interprétatif et de l'étendre. La première partie du livre (5–42: *Time*) est le prétexte à évaluer le regard que porte un Romain réputé courageux sur un Grec prétendument artiste. Hutchinson, en anglo-saxon crument empirique et sans doute aussi par inclination personnelle, n'a pas la fibre psychologisante; c'est pourtant du narcissisme romain dont il traite, de ce sentiment de supériorité compensatoire d'une estime de soi défaillante et rendue comme telle non par quelque traumatisme que ce soit mais tout simplement parce que l'esthétique du temps enfermaient les Latins dans une secondarité dont ils n'ont pu, su ou voulu s'affranchir; le jeu intertextuel n'est après tout que le résultat d'une impuissance à exister par soi-même qui parfois fascine les universitaires. La seconde partie (45–132: *Space*) est d'ordre sociologique; il y est montré comment une société romaine, d'essence ploutocratique plutôt qu'aristocratique, incorpore l'héritage grec dans la matérialité d'un environnement qui oscille du soi à l'autre selon une balance qui est celle de l'éloignement: avoir une statue grecque chez soi ou faire un stage oratoire en Grèce sont symboliquement et identitairement des choses très différentes. La troisième partie (135–219: *Words*) fait toucher au délicat problème qu'a posé l'adaptation du grec par des Latins persuadés que leur langue en descendait directement; le problème se complique encore du fait qu'ils ne distinguaient pas la traduction de la transposition dans ce qui restera toujours, au moins jusqu'au christianisme, le lieu d'une prise de pouvoir et d'un dialogue esthétiques. La quatrième partie (223–354: *Genre*) touche à la *uexata quaestio* de la généricité. En Britannique bienheureusement préservé de ce que l'on appelle communément «la théorie», H. adopte une perspective d'ordre phylogénétique qui fait suivre prose et poésie dans des développements qui se constituent en genres non pas déductivement mais inductivement. On pourrait ainsi être amené à ne considérer comme traits distinctifs d'un genre non pas ce qui en reste invariant sous changement d'auteur et d'époque, mais ce que l'on en comprend dans l'ici et le maintenant communicationnel. En bref, il pourrait ne pas y avoir d'ontologie du genre. Le genre ne posséderait alors de traits distinctifs qu'accidentels, il en deviendrait ce que le poète désigne comme tel par catégorisation rétrospective: «Une épopée, c'est ce que je viens de faire.» Cette attitude rend compte de la variance grecque qui permet par exemple de mettre à peu près n'importe quoi sous forme élégiaque. Le cas romain montre une situation assurément plus réglée; il n'en demeure pas moins que l'axiomatisation générique ne s'est pas faite, en tout cas pas par le biais sémantique. Après tout, lorsqu'un grammairien se trouve dans l'obligation de dire ce qu'est un accusatif, il formule une réponse morphologique et non pas fonctionnelle; lorsque ce même grammairien doit parler de l'adverbe, il ne raisonne pas sur sa nature, il en dresse la liste. La taxinomie romaine reste une affaire de signifiant et non de signifié. Ceux qui voudront une conclusion à ce maître-livre la feront eux-mêmes. Cette absence met en lumière le seul mais consistant *uitium* de cet ouvrage qui est le défaut de synthèse. H. est assurément d'une érudition hors du commun, ses phénoménales capacités cognitives le mettent en capacité de relier des faits